

La problématique présente de la littérature québécoise

André Belleau

Volume 14, numéro 3 (81), juillet 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1972). La problématique présente de la littérature québécoise. *Liberté*, 14(3), 13–24.

La problématique présente de la littérature québécoise

C'est avec une vive émotion — et aussi le sentiment qu'un honneur insigne m'est fait — qu'en ce pays, en cette ville et en cette université, je vais tâcher de vous parler du peuple québécois et de sa littérature. Et je profite de l'occasion qui m'est offerte pour saluer M. Michaël Baraz, professeur au Département de français de cette université, qui fut mon professeur à celle de Montréal, et auquel je dois un élargissement pour moi essentiel de mon expérience et de ma conception de la littérature.

La littérature d'un petit peuple est une affirmation ou mieux une présence offerte à ceux auxquels elle est d'abord destinée qui conserve une sorte de caractère absolu dans un monde où la qualité de l'être est fonction de la quantité, quantité de puissance, d'argent, de kilomètres carrés, de population. Dans des villes et villages d'Israël, du Québec, du Venezuela, du Danemark, des hommes et des femmes écrivent. Combien les liront ? Sauf exceptions, quelques centaines, parfois quelques milliers. Mais cela suffit pourtant. Cette parole et cette lecture premières n'exigent rien d'autre pour se réaliser intégralement. Or ceci n'est pas vrai pour d'autres moyens d'expression. Nous savons tous que le cinéma a besoin de la planète pour vivre ; les capitaux de production d'un nombre croissant de longs métrages proviennent de plusieurs pays et la distribution internationale est une condition absolument indispensable de la rentabilité.

La littérature n'en est pas là. Certes, personne ne niera l'existence en ce domaine également d'un marché international par le moyen des traductions. Et nous n'ignorons pas qu'un roman finlandais qui n'a pas été au préalable traduit en anglais, en français ou en allemand, a peu de chances de voir le jour en version flamande ou roumaine. Mais il n'existe quand même au Québec — pour donner un exemple — pas moins de trente maisons d'édition. C'est que la littérature vise encore à répondre aux besoins des marchés nationaux. La diffusion internationale n'apparaît ni comme une condition de rentabilité minimum, ni même comme un fondement de la notoriété. Car le monde ne manque pas d'écrivains obscurs traduits en plusieurs langues ; par contre, les littératures des petites nations comptent souvent un ou plusieurs très grands écrivains totalement inconnus hors des frontières.

* * *

Chez les peuples jeunes, travaillés par un projet collectif, chez les nations nouvelles et en genèse où l'étendue de la vie doit être repérée, nommée et vouée à tous les possibles par la vertu du langage, l'exiguïté du marché national peut s'accompagner d'une grâce exorbitante, d'une chance inouïe, celles de dire les choses pour *la première fois*... Il ne s'agit pas de dire des choses nouvelles. Cet espoir est trompeur. Tout a déjà été dit sans doute et présentement, le monde est saturé de littérature ; les grands prototypes formels du roman et de la poésie modernes continuent de faire l'objet d'un nombre infini de variations. Il s'agit plutôt de dire ou de redire les choses là où elles n'ont pas encore été proférées, avec toute cette richesse connotative sans laquelle il n'y a pas de littérature. Au Québec, nos villes, qu'elles se nomment Montréal, Kénogami ou Shawinigan, nos régions, l'Abitibi, la Gaspésie, attendent que le langage les disent à elles-mêmes en déployant la totalité de l'homme. Cette entreprise a peu de rapports avec l'exploitation de la couleur locale et le commerce toujours rentable de l'exotisme. En des lieux où des hommes aimaient, mouraient, chantaient, désespéraient et tuaient comme partout ailleurs, elle fait don de l'imaginaire,

ce monde de mots où le réel s'actualise, où ce qui était vrai devient plus vrai encore. Et cette chance, ce privilège dont je viens de parler ont un autre visage : celui de la liberté. Car l'histoire, la tradition, la concurrence ne nous imposent pas de chercher à nous conformer à la mode du jour. Notre histoire commence et nous avons peu de traditions. Certes cela ne va pas sans risques, sans difficultés parfois graves : il nous arrive d'être *désorientés* au sens concret du terme, de balbutier ou de crier parce que nous ne savons pas toujours encore reconnaître ou trouver les contraintes propres au langage littéraire, il nous arrive aussi de décrire au lieu de créer, mais notre littérature depuis trente ans au moins se constitue et s'élargit, elle est plus que viable, elle *est*. « It is alive, well, and living in Quebec. »

Il fallait d'abord, vous ne l'ignorez pas, que nous assurons notre existence comme groupe humain. Notre enracinement dans cette terre d'Amérique qui est maintenant nôtre fut difficile : la nature physique, le climat, le contexte culturel et politique nous furent et nous demeurent hostiles. Nous étions là, à l'origine, sur les bords du Saint-Laurent un peu comme des oubliés de l'histoire, comme une sorte de résidu culturel des guerres coloniales de l'Europe du 18^e siècle. Mais nous sommes restés. Et même aujourd'hui, alors que la question ne se pose plus, une obscure et profonde nécessité nous pousse à affirmer encore ce choix premier, fût-ce dans la quasi-désespérance. Nous la retrouvons dans le tout dernier livre⁽¹⁾ d'un de nos meilleurs poètes, Jacques Brault :

« nous ne partirons pas...
 si belle soit la terre promise ailleurs en d'autres
 [mondes
 ce n'est pas ici
 nous gèlerons sur place comme pères et mères
 nous craquerons de froid de folie
 nous ne partirons pas »...

Or ce recueil s'intitule « la Poésie ce matin ». Ici, le constat à la fois douloureux et implacable du caractère irréversible de notre aventure collective, du fait que nous sommes

(1) Jacques Brault, « la Poésie ce matin », Grasset, 1971, p. 29.

vraiment et définitivement embarqués pour ainsi dire, s'accompagne d'un pari lucide sur l'espoir et peut-être le bonheur. Car la poésie, comme le suggère le titre de l'ouvrage, se trouve désormais mêlée à la trame même de notre vie. Entre la terre du Québec, si dure soit-elle, et l'homme du Québec, il se passe quelque chose qui permet de vivre en poésie, d'*avancer en poésie* comme le disait Gaston Miron. Mais auparavant ou plutôt simultanément, la tâche de nomination et d'inventaire de notre espace demeure une condition indispensable de sa sujétion à ce que Jacques Godbout, après Eluard, nommait « la chaude loi des hommes ». J'en donne comme exemple le grand poème de Paul-Marie Lapointe, « Arbres »,⁽²⁾ publié en 1960 :

« J'écris arbre
 Arbre d'orbe en cône et de sève en lumière
 racines de la pluie et du beau temps terre animée

 pins blancs pins argentés pins rouges et gris
 pins durs à bois lourd pins à feuilles tordues
 ...
 Cèdres de l'est thuyas et balais cèdres
 blancs »...

On constate à la lecture que cette litanie de huit pages n'est nullement une description physique de la forêt québécoise. C'eût été le piège, celui du régionalisme ou de l'exotisme. Paul-Marie Lapointe, au contraire, transpose l'immensité de la forêt et de l'espace québécois en un langage homologue non pas vraiment par son contenu sémantique mais par sa forme même, forme marquée par l'ampleur cosmique du souffle et du rythme. Parallèlement, il restitue ces végétaux de la forêt vierge à l'ordre humain en les liant aux usages de l'homme et aux étapes de la vie humaine : l'armoire, la maison, la table, le lit, le coffre des fiançailles. Rien ici qui ne soit québécois. Rien ici qui ne soit également universel. C'est pourquoi d'ailleurs, on ne peut parler de poésie patriotique⁽³⁾

(2) Dans « Choix de poèmes, Arbres », Editions de l'Hexagone, Montréal, 1960.

(3) Gilles Marcotte a souligné ceci avant nous dans « Notes sur le thème du pays », « Voix et Images du Pays IV », les Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1971, pp. 11-27.

à propos de ces vers de Paul-Marie Lapointe, ou des grandes marches lyriques de Gaston Miron, ou encore de la suite que Jean-Guy Pilon a intitulée « Recours au pays ». Cette poésie nomme, interroge, espère, doute aussi — écoutez Gérard Godin qui annonce : « On demande un peuple à anéantir, on réclame notre agonie » — mais elle ne se propose pas comme une défense et illustration, une récrimination ou une vengeance. Elle n'est pas contre. Elle est pour quelque chose dont elle célèbre par anticipation l'accomplissement. Et ceci est tellement vrai qu'elle se prolonge naturellement et spontanément, et souvent dans le même poème, dans une autre célébration qui est celle de la femme et de l'amour charnel dont l'image est liée à l'image du pays. L'apparition dans notre poésie (et aussi notre roman) d'un sexualisme que ne mutile aucune auto-censure me confirme dans la certitude que nous avons enfin choisi les chemins de la vie. J'en donne comme exemple probant l'avant-dernier recueil de Fernand Ouellette, « Dans le Sombre ».

* * *

Vous me permettrez de revenir à ce trop bref extrait de Paul-Marie Lapointe que j'ai cité tantôt. Ce long poème comporte une dimension tellurique et même cosmique que l'on remarque également chez Gaston Miron ou chez Yves Préfontaine. Il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Le sens tellurique apparaît en effet comme un trait constant des littératures d'Amérique, notamment de la poésie et du roman de l'Amérique latine. Aussi me semble-t-il qu'une des tâches primordiales de la littérature québécoise sera de dire l'Amérique en français. Elle a été exprimée, et magnifiquement, en espagnol, en portugais, en américain. Sauf l'exception, notable il est vrai, des écrivains antillais de langue française, il lui reste d'être offerte au monde en français. « Compagnons des Amériques », tel est le titre d'un des plus beaux poèmes de Gaston Miron. En regard de cette entreprise, certaines vues théoriques actuelles annonçant la disparition prochaine du personnage romanesque apparaissent à tout le moins dérisoires. Au critique français Jean Ricardou proposant de remplacer le héros de roman, invention bourgeoise, par la subver-

sion du langage même, je ferais remarquer, sans nier pour autant l'intérêt que présente le nouveau roman, que le personnage romanesque ne s'est jamais porté plus vigoureusement en Amérique qu'à l'heure présente. Il lui suffirait, pour s'en convaincre, de méditer les oeuvres du québécois Yves Thériault, de l'américain John Updike, du cubain Alejo Carpentier. Il est heureusement improbable que le roman québécois s'égare dans ces préalables théoriques et idéologiques. Non. La difficulté que présente pour nous l'expression de l'Amérique en français, de son espace, du caractère original de ses rapports humains, ne résiderait pas dans un excès d'intellectualisme. Elle provient de la situation particulière dans laquelle se trouve chez nous l'exercice du langage.

* * *

Me voici parvenu au coeur de ce qu'on pourrait appeler la problématique de la littérature québécoise. « Que suis-je avant mon langage » ? demandait Roland Barthes. Qu'est-ce donc qu'un écrivain sinon celui qui a choisi d'abord d'habiter le langage pour lui-même — je ne parle pas ici de telle ou telle langue — et d'y trouver à la fois la source et l'accomplissement de l'acte d'écrire ? Pour un écrivain, le premier pays, est-il besoin de le dire, c'est le langage. Mais cette fonction première, essentielle, ne peut s'exercer évidemment que dans une langue donnée ou plus exactement *rp* ala parole.

Or quelle langue le jeune québécois, c'est-à-dire le futur écrivain québécois, reçoit-il en héritage ? Le français certes, mais dans des conditions qui ont peu de ressemblance avec la précieuse nourriture dont l'Alliance française gratifie ses publics choisis de par le monde. Pour ceux que la question intéresse, le français du Québec possède plusieurs traits dialectaux — à la fois des mots et des tournures — dont la plupart sont devenus ailleurs des archaïsmes. Il s'est enrichi d'un certain nombre de créations sémantiques originales : nos ancêtres se sont vus dans l'obligation d'inventer des mots pour nommer des animaux, des plantes, certains phénomènes atmosphériques jusqu'alors inconnus dans l'aire linguistique française. Il s'agit en outre d'une langue dont le lexique

technique s'est appauvri par voie de substitution : les Anglo-canadiens et les Américains auxquels nous devons nos techniques nous ont gracieusement laissé le vocabulaire sans frais supplémentaires. Enfin, et là n'est pas la moindre caractéristique, ce français québécois n'est pas la langue des grandes décisions économiques, industrielles et commerciales, donc des possédants. Elle est plutôt celle des ouvriers, des petits employés, des paysans, et d'une bourgeoisie qui tire le plus clair de ses revenus à servir d'intermédiaire entre les maîtres anglophones et la population francophone. Comment les ouvriers de Montréal pourraient-ils parler la langue de cette bourgeoisie qui a peu de relations vraies avec eux, celles précisément qui permettent et sanctionnent le gagne-pain, le travail quotidien ? Aussi a-t-on observé depuis quelques années dans les quartiers populaires la naissance d'un véritable créole, c'est-à-dire un parler composite ou le français et l'anglais échangent leurs lexiques, leurs morphologies, leurs syntaxes. Ce parler a déjà son nom : on l'appelle le *québécois*.

On voit que l'exercice littéraire du langage chez nous doit résoudre des difficultés linguistiques complexes s'il veut refléter notre réalité. Comment au théâtre, dans le roman, allons-nous faire s'exprimer le prolétariat urbain ? La poésie elle-même, chez les plus jeunes, ne se prive pas maintenant de recourir à la fois aux tournures dialectales anciennes et au nouveau créole de la grande ville.

Or, dire l'Amérique en français, cette tâche qui s'offre à notre littérature, implique que nous réussissions à nous entendre sur une norme et un usage qui d'une part correspondent à notre situation réelle, y compris celle de la langue, et d'autre part, permettent la plus large affirmation humaine. Et notre situation réelle, entre autres choses, est celle d'une société industrielle avancée. Cela signifie donc : donner à notre peuple une voix qui soit la sienne tout en faisant place à la plus grande modernité. Voilà, je pense, le défi que nous devons relever.

Les écrivains québécois ressentent d'ailleurs douloureusement cette confusion linguistique et voient dans la créolisation de la langue le signe de l'avilissement de l'homme par

la domination socio-économique étrangère. Ce sentiment de perte de l'être, nul ne l'a mieux exprimé que Gaston Miron :

« or je suis dans la ville opulente
la grande Ste Catherine Street galope et claque
dans les Mille et une Nuits des néons
moi je gis, muré dans la boîte crânienne
dépoétisé dans ma langue et mon appartenance
déphasé et décentré dans ma coïncidence »...⁽⁴⁾

Je me garderai bien cependant de pousser le tableau au noir. Alain Grandbois, Anne Hébert, Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Roland Giguère, Jacques Brault, Jacques Godbout, tant d'autres écrivent en français tout simplement. Mais il reste que chaque poème, nouvelle ou roman écrits chez nous demeure en quelque sorte une victoire du langage sur l'informe, sur la confusion, sur la tentation même du silence. Et il se pourrait que si la poésie au Québec a connu de plus notables réussites que le roman — encore que ce dernier soit loin d'être négligeable — c'est que le langage pouvait s'y exercer plus librement. Par contre, parler de la vie d'un ouvrier de Montréal, dire ses gestes, son travail, pose chaque fois à l'écrivain notre problème linguistique dans toute sa complexité.

* * *

On ne peut poser comme principe que l'interaction linguistique est fatalement stérilisante pour un écrivain. Rien ne va de soi dans ce domaine. Mikhaïl Bakhtine a montré comment par exemple, à l'époque de la Renaissance, la cohabitation des langues chez un même individu a favorisé la liberté créatrice, car elle lui permettait de considérer de l'extérieur l'idiome littéraire choisi et ce faisant, d'échapper aux contraintes du système linguistique. Au Québec, la difficulté provient du fait que le français est lié à un état d'infériorité sociale et économique. Mais que cette situation change et la multiplicité linguistique — j'entends par là l'existence de

(4) Gaston Miron, « Monologues de l'Aliénation délirante » dans « l'Homme rapaillé », les Presses de l'Université de Montréal, 1970, p. 58.

Depuis, la richesse et la liberté du rapport entre l'écrivain québécois et le langage comme tel, malgré les difficultés d'utilisation de notre langue, n'ont cessé de croître et de se diversifier. Claude Gauvreau pratiquera l'écriture automatiste. Paul-Marie Lapointe écrira de grands poèmes pleins de syncofes, de ruptures, où le sens jaillit non pas dans le déroulement temporel de la parole mais dans sa brisure, son caractère disjoint. Chez Fernand Ouellette, la passion du langage atteint une sorte de sommet : les mots ont un poids d'existence tel que le poème vaut presque comme un objet autonome :

« Merveilleusement de la terre le trembler
quand toute neige l'illumine encore.

Les anges ne sont-ils fermés en froidure ?

Une telle veillée auprès de l'astre
qui entre en cellier . . .
Que s'égare la mort ma suppliciente
le temps d'un regard frais
tout près de ma racine . . . »⁽⁶⁾

Mais cette habitation de plus en plus féconde du langage a un autre visage : la poétisation de la vie. Les objets, les êtres de notre existence et la poésie se rejoignent pour une fête, une célébration. Jean-Guy Pilon a excellé dans cette veine :

« Toutes les gorges
Crient
Dans la lumière de ta laine
Que j'inonderai
De mes feux
De printemps à automne
Dans le secret de l'hiver
Comme dans l'île de l'été. »⁽⁷⁾

(6) Fernand Ouellette, « les Fougères », dans « Poésie », Editions de l'Hexagone, Montréal, 1972.

(7) Jean-Guy Pilon, « Pour la nuit », dans « Saisons pour la continuelle », Seghers, 1969, p. 12.

Le fait que plusieurs jeunes romanciers ont recours sans honte au parler populaire que j'ai appelé le québécois, a une signification ambivalente. On peut s'en étonner, s'en scandaliser, y voir un danger pour l'avenir du français. Mais en même temps, ce choix même suppose que les tabous, les complexes, les insuffisances qui avaient empêché nos écrivains de faire l'expérience complète et totalisante du langage sont maintenant choses du passé. L'utilisation de cette langue populaire, souvent difficilement compréhensible aux francophones d'autres pays, est donc à la fois signe de risque et de liberté.

Or cette conquête progressive de la liberté eu égard au langage devait fatalement nous amener à penser qu'il nous était peut être possible de décider librement de la réalité en d'autres domaines. Voilà pourquoi les écrivains ont été sûrement parmi les premiers à entrevoir un destin proprement québécois. Quand on est parvenu à décider de la réalité dans l'ordre des mots, comment ne pas chercher à le faire dans celui de la vie ? Tout alors semble s'ouvrir au choix de l'homme. Les chances fleurissent. L'avenir parle. Si vous me permettez de me citer à mon tour, c'est cette conscience des pouvoirs nouveaux du langage joints à ceux de la vie que j'ai voulu exprimer dans une nouvelle⁽⁸⁾ qu'a publiée un récent numéro de la revue LIBERTE. J'y fais dire ceci à un personnage — il est ivre comme il se doit — s'adressant à des ouvrières de Montréal : « Que chacune d'entre vous, belles assembleuses, soit le sujet rayonnant de tous les prédicats présents et à venir ». Et il ajoute ce souhait à la fois puéril et pourtant significatif : « Que tous les arbres de Montréal se changent en palmiers » !

Et c'est alors que la vie commence tout simplement, humble, quotidienne, humaine et normale. Mais pour y parvenir, il aura fallu toute cette folie langagière, et toute cette extravagance peut-être, extravagance pour le goût classique et le

(8) André Belleau, « Discours de Marchel Duchamp ivre sur la condition des filles du boulevard Saint-Laurent », dans « Liberté », nos 76-77, décembre 1971.

bon usage. C'est ce que peut désormais souhaiter Jacques Brault lorsqu'il écrit :

« mon Québec ma brisure
 et le monde qui s'emmêle
 quand
 irons-nous droit tout simple
 là
 mourir pour avoir vécu. »⁽⁹⁾

« Mourir pour avoir vécu », ceci ne fut pas vraiment donné à nos pères. Nous le voulons de toutes nos forces pour nos enfants. Je n'ignore pas qu'un certain idéalisme politique néo-platonicien voudrait que l'affirmation québécoise fût l'expression d'une volonté de repli, d'un refus de l'universel. C'est oublier que cette affirmation a coïncidé précisément avec l'ouverture des Québécois au monde par les voyages, les rencontres, les mass-media. C'est oublier que pour nous, le chemin vers l'universel ne passe pas obligatoirement par Toronto ou Winnipeg, villes attachantes et que nous aimons d'ailleurs. Il y a en effet des avions qui s'envolent de Montréal directement vers New-York, Londres, Rome et Tel-Áviv.

Voilà ce que je suis venu vous dire. Et je voudrais terminer par ces vers d'un des plus beaux poèmes de notre littérature, « Octobre » de Gaston Miron⁽¹⁰⁾ . . .

. . . « nous te ferons, Terre de Québec,
 lit des résurrections
 et des mille fulgurances de nos métamorphoses
 de nos levains où lève le futur
 de nos volontés sans concession
 les hommes entendront battre ton pouls dans
 [l'histoire
 c'est nous ondulant dans l'automne d'octobre
 C'est le bruit roux de chevreuils dans la lumière
 l'avenir dégagé
 l'avenir engagé. »

ANDRÉ BELLEAU

(9) « la poésie ce matin », op. cit., p. 27.

(10) » l'Homme rapaillé », p. 62.